

Roman

Prendre congé de soi-même

Avec «Paysage de fuite»,
l'écrivain autrichien
Wolfgang Hermann
signe un récit poétique,
qui invite à sortir
de sa propre peau pour
saisir la beauté de la vie

Isaure Hiace

Un homme se trouve dans une chambre d'hôpital. Un espace clos, froid, qui dessine pourtant, comme la citation de Robert Musil en exergue nous l'indique déjà, «un espace où tout peut réellement se produire». En effet, si le narrateur est condamné par son cœur malade à l'immobilité sur son lit d'hôpital, c'est précisément cet emprisonnement qui va lui permettre de s'échapper. Ecrivain encore jeune mais fatigué par une existence «qu'il traverse d'un pas chancelant», il va voyager à travers ses souvenirs, où morts et vivants se côtoient. Des souvenirs qui sont autant d'îlots formant son identité, reliés entre eux par de fines passerelles, parfois fragiles: «De combien de strates notre architecture intime n'est-elle pas constituée!», songe le narrateur. «Le plus sage, c'est encore de n'y pas toucher. Si nous retirons une pierre à la base de l'édifice, tout s'écroule.»

Rencontre dans un train de nuit

Et à la base, il y a la mère, bien sûr, première «voix de femme qui murmure des mots tendres». Il y a aussi le frère, présent tout au long du livre par son absence, et les autres femmes, clé de voûte de cette cathédrale intime. Elena en est le cœur. Première rencontre dans un train de nuit, un échange de regards: «Dans ses yeux flottait un sourire dont je pressentais déjà qu'il ne me quitterait plus.» Avec elle, il vivra un amour instable.

Dans *Paysage de fuite*, l'amour est esquissé à travers sa corporalité. Il y a le corps rassurant de la mère, puis, avec Elena, la chair qui comble autant qu'elle blesse. Car celle-ci en use pour l'humilier, le rabaisser avec cruauté. Une dernière rencontre, belle et sensuelle, avec une jeune inconnue redonnera vie au corps meur-

tri du narrateur, comme une réconciliation. L'amour se donne ici à voir dans sa dimension physique, mais il n'est pas naïvement réduit à un désir mécanique, bien plutôt vécu comme une quête existentielle. Il est la seule manière pour le narrateur de se libérer de lui-même. En cela, le récit est aussi un roman d'amour, entendu comme une quête effrénée de l'autre pour échapper à soi-même.

Silences infinis

Et il y a le fils, Marc. Avec lui, le narrateur a «la sensation de ne pas être désamarré», il est le seul à lui offrir cette assise. Pourtant, l'écrivain a besoin de prendre le large, comme un navire partant rallier les différents îlots de lui-même. Le fils symbolise cette tension du personnage principal entre besoin d'ancrage et de fuite. Cette «dévorante envie d'ailleurs» lui est essentielle, un désir irrésistible «d'espaces de silence infinis». Les voyages, les «paysages(s) de fuite», sont ainsi nombreux dans le roman: la Scandinavie et «l'immensité limpide du ciel» de Stockholm, la chaleur paresseuse de Syracuse, les ruelles de Tunis et ses chiens errants, mais aussi Paris ou les montagnes rassurantes du Vorarlberg avec ses «feux d'argent».

La lumière est omniprésente dans *Paysage de fuite*. Qu'il s'agisse de «l'astre glacé» traversant un regard, de l'ombre d'un homme «dans

le halo de lumière d'un réverbère» apparaissant alors comme une «issue» à la mort, ou de l'ordre donné par une prêtresse: «reviens à la clarté du jour». Wolfgang Hermann use de toutes les variations et infimes nuances de la lumière pour dire celles de l'âme humaine et des sentiments. Son écriture condense, capture en une image, une scène, quelque chose d'essentiel. En peu de mots, il donne à sentir et à voir. Il est en cela un poète qui écrit de la prose, dans une langue sensorielle et sensible. «Les images viennent à lui. Instantanés, visions en fuite, odeurs de cuisine d'arrière-cour, bribes de phrases depuis longtemps éteintes, visages abolis.» Olivier Le Lay, en orfèvre, parvient à merveille à traduire cette langue sans cesse en équilibre. Une langue qui cherche, même dans la noirceur, l'émerveillement, qui invite le lecteur à se laisser saisir pour voir la beauté des choses: cette «lumière reconstituée», qu'on trouve aussi à la fin de *Paysage de fuite*. ■



Genre Roman
Auteur Wolfgang Hermann
Titre Paysage de fuite
Traduction De l'allemand par Olivier Le Lay
Éditions Verdier
Pages 96